

Rousseau et les romantiques français : le silence de Paul Bénichou¹

Te semble-t-il qu'il se connaît lui-même, celui qui sait seulement quel est son nom ? Ou, comme ceux qui achètent des chevaux ne croient pas connaître le cheval qu'ils veulent connaître, avant d'avoir examiné de près s'il est docile ou rétif, fort ou faible, rapide ou lent, et s'il a les autres avantages et désavantages par rapport à l'utilité du cheval, est-ce celui qui connaît sa force par rapport à l'utilité humaine ?

Xénophon, *Souvenirs* IV.2.25

Introduction

Philosopher, si l'on veut bien en croire Socrate, c'est chercher à connaître la nature humaine et donc le but de la vie humaine, et du coup la nature de cet humain précis qu'est celui qui philosophe. Mais la pratique socratique de la philosophie revient à connaître les opinions qui mènent les actes que font les humains (et les actes qu'ils s'empêchent de faire), les mots qu'ils disent (et les mots qu'ils taisent) et les émotions qu'ils ressentent (et les émotions qu'ils étouffent) : il faut examiner les opinions, et d'abord ses opinions, pour voir si elles suivent la route des faits et se tiennent sur le chemin de la cohérence², car tout le reste s'ensuit. Or les opinions des hommes et des femmes sont des

1. Article paru dans *Rousseau et le Romantisme*, Collection Lire Rousseau V, Société internationale des Amis du Musée J.-J. Rousseau, 2011. Le texte a été légèrement corrigé. On pourra consulter les publications et activités de la société en visitant leur site. Cliquer sur <http://jjrousseau.net/>.

2. Pour les actions, voir, par exemple, Platon, *Lachès* 190b ou encore *Second Alcibiade* 138d. Pour les mots, voir, par exemple, *Charmide* 175b ou encore *Cratyle* 388e-389a. Pour les émotions, voir, par exemple, Xénophon, *Banquet* 8.1-12. Pour l'ensemble des trois, voir, par exemple, Platon, *Apologie de Socrate* 36c.

opinions reçues : les hommes et les femmes sont les fils et les filles de leur siècle et les petits-fils et les petites-filles des siècles qui ont précédé³ : connaître la nature humaine, et donc se connaître, demande qu'on connaisse comment nos pères et nos mères ont pensé ; connaître la nature humaine en vérité, se connaître vraiment, exige qu'on devienne adulte, c'est-à-dire qu'on s'affranchisse de papa et de maman et qu'on les juge, ou du moins qu'on juge les opinions qui ont été les leurs et qui sont devenues les nôtres ; on a reçu d'eux une langue *maternelle*, une *patrie*, mais aussi, mais surtout des valeurs *familiales*, et il faut évaluer tout cela⁴. Or nous, hommes et femmes du troisième millénaire, nous sommes des romantiques, parce que nous sommes les arrière-petits-fils et les arrière-petites-filles des hommes et des femmes du XIX^e siècle⁵. Pour penser en vérité, il nous faut donc en savoir le plus

3. C'est le sens de l'allégorie de la caverne de Platon : selon cette métaphore bien connue, les êtres humains naissent dans une caverne et ne connaissent du réel que les images que projettent sur le fond de la caverne des *marionnettistes* qui se trouvent derrière eux. Voir aussi l'allégorie de l'art économique, ou de l'art de gérer ce qu'on a reçu, en Xénophon, *Économique* 1.1-15.

4. C'est le sens profond de l'accusation fondatrice portée contre la philosophie, soit la corruption de la jeunesse. Voir Platon, *Apologie de Socrate* 24b-c, en notant bien l'aveu implicite du philosophe en 23c-d.

5. Pour le dire de la façon discrète, mais forte, de Paul Bénichou : « Les problèmes qui furent posés au cours de cette époque [l'époque du romantisme] restent pour beaucoup les nôtres, et le fait qu'ils ont été débattus par des littérateurs plutôt que par des philosophes ne diminue en rien leur pertinence (*Romantismes français*, page 1997). »

possible sur le romantisme ; pour nous francophones, il faut étudier le romantisme français.

Quiconque veut connaître le romantisme français ne peut pas faire l'économie de la lecture, et de la relecture, du *magnum opus* de Paul Bénichou⁶. En faire l'éloge tardif ne serait qu'ajouter des mots à d'autres mots plus autorisés, mais devant une œuvre semblable on ne peut s'en empêcher : il est le livre incontournable, que ce soit pour connaître ce mouvement littéraire dans son ensemble, ou tel ou tel auteur qui en a fait partie, voire pour comprendre ceux qui s'y sont opposés. Par son ampleur, par la finesse de ses analyses, par son érudition touffue, l'œuvre étonne ; on ne peut examiner l'ensemble de la thèse, ou telle partie de la démonstration, sans apprendre quelque chose, sans être conduit par une main de maître à replacer les détails dans un tout, un ensemble cohérent et solide, ou saisir comment les lignes de force générales du mouvement affectent chacun des œuvres qui y appartiennent.

Peut-être le premier avantage à tirer du livre est d'être obligé de considérer le fait que le romantisme et les grands auteurs romantiques n'étaient pas seulement des artistes, poètes et romanciers, soit des maîtres du style, et que les opinions étaient toujours en jeu dans les fictions, les images et les envolées lyriques : on a l'habitude de reconnaître que le XVIII^e siècle était celui des philosophes plutôt que des poètes, mais cela implique presque toujours que le XIX^e est alors compté pour une période où la recherche des

6. Paul Bénichou, *Romantismes français*, Gallimard « Quarto », 2004, 2078 pages.

idées a perdu de son effet historique ; le siècle de Voltaire avait fait réfléchir, croit-on, mais le siècle de Hugo a fait rêver sans aucun doute, et l'imagination a trop régné pour qu'on ait pu développer une pensée qui se tienne. Bénichou reconnaît certes qu'il y a une différence entre les deux siècles, et les sous-titres de son livre, ou ses quatre sections⁷, font sentir que le romantisme ne se présentait pas, et ne se comprenait pas lui-même, comme un moment de rationalité pure. Bien mieux, une des thèses essentielles de Bénichou est que le romantisme proposait une nouvelle sorte d'écrivain qui avait des prétentions et des moyens différents de ceux des philosophes à la Voltaire : le penseur, chef de file de la classe des hommes de lettres des diverses nations du XVIII^e⁸, fut alors remplacé par le poète, guide de l'humanité⁹. Mais le commentateur

7. Soit *Le Sacre de l'écrivain* (1973), *Le Temps des prophètes* (1977), *Les Mages romantiques* (1988) et *L'École du désenchantement* (1992).

8. Sur le rôle des poètes et romanciers au XVIII^e siècle, il écrit, entre autres : « La littérature est grandie par ce rôle qu'on lui prête, ainsi qu'à l'art, *mais moyennant sa subordination à la philosophie...* On retrouve ici une hiérarchie analogue à celle qui s'était établie au sein du christianisme entre théologie et poésie. Il est vrai que, la dignité des fictions littéraires une fois affirmées, le privilège qu'elles ont de faire saisir de façon sensible et aimer les vérités peut mettre la poésie ou le dramaturge en concurrence de dignité avec le penseur... *Mais comment croire à une réelle égalité de la fin et du moyen* (pages 56-57) ? » – Les italiques ne sont pas dans l'original.

9. Sur l'avènement du poète penseur du XVIII^e siècle, il écrit, entre autres : « Ici encore la littérature, avec toute l'ambiguïté qu'on voudra, accomplissait un pas en avant vers une conscience plus large de la condition humaine... C'est sous la Restauration que les premières grandes œuvres romantiques témoignent de cet effort...

s'efforce de montrer, et il réussit à prouver, que les opinions, voire la philosophie, sont encore et toujours en jeu dans le romantisme : non seulement propose-t-on alors des systèmes, des principes, et une dialectique où les uns s'affrontent aux thèses des autres, mais encore le mouvement est constitué, comme le montre Bénichou, par des lignes de forces rationnelles qu'on retrouve encore et toujours, même quand le romantisme multiplie ses représentants importants, même quand il change de thèses¹⁰.

De plus, dans ce livre d'études littéraires aux ambitions trans-littéraires, on lie le politique à une

La littérature qui porta en elle une nouvelle façon de voir le monde est aussi une nouvelle façon de voir l'écrivain... La philosophie des Lumières avait sacré l'Homme de lettres, penseur et publiciste. Le spiritualisme du XIX^e siècle sacre le Poète (pages 436-437). »

10. « La littérature dans les pages qui suivent, est considérée principalement en tant que porteuse d'idées, ce qu'elle est trop évidemment, et ce qui n'est pas en elle, comme quelques-uns le pensent aujourd'hui, un caractère inessentiel. Il est vrai qu'elle partage ce caractère avec la philosophie, la science politique, le droit ou la morale ; mais la littérature manie les idées sur un certain plan qui lui est propre, dans la région où elles naissent des impulsions profondes, pour assurer la vie et lui montrer ses chemins. L'élaboration ultime des idées en tant qu'idées l'intéresse moins que leur point d'évidence, leur valeur de vérité et d'enseignement immédiat. La liaison de la pensée et des formes en littérature en est un signe : la substance sensible des œuvres les tient à distance des constructions plus strictes que la métaphysique ou les disciplines spéciales ont pu édifier à partir d'intuitions semblables. S'il fallait définir les lettres par un caractère unique, je choiserais celui qui fait d'elles l'expression native de la pensée, son premier affleurement au niveau des valeurs, son cri d'interrogation et de réponse à l'échelle humaine la plus large (page 29). »

conception du Tout, et on lie l'un et l'autre à l'histoire, soit aux grands chocs politiques que furent la Révolution française, l'Empire, la Restauration, la Monarchie de Juillet et le Second Empire. On signale aussi que le romantisme n'est pas articulé à partir des opinions de la pensée classique ou de la pensée des Lumières, mais se fonde sur une nouvelle conception de l'homme avec laquelle vient un nouveau squelette intellectuel, ou plutôt un squelette humain plus complexe. En revanche, on signale que le romantisme continue le siècle des Lumières, lequel développait le siècle classique, en autant que, pour les romantiques, c'est l'homme en tant qu'individu qui se fait le socle des institutions, de l'histoire et, en fin de compte, des conceptions fondamentales qui éclairent les interprétations des humains, ainsi que leurs projets et leurs morales. Plus précisément, on fait sentir, voire comprendre, que le romantisme ne peut pas ne pas être religieux, mais que cette religiosité est nouvelle, parce que la source de la foi, l'objet de la foi et les moyens de la foi sont humains ¹¹.

11. On pourrait regretter cependant que les différences entre l'ordre traditionnel (celui du Moyen âge, disons) et l'ordre moderne, et surtout l'ordre romantique, ne sont pas développées de façon systématique par Bénichou. Regret qui est encore plus fort quand il s'agit de comparer l'ordre préchrétien, celui des Anciens, à celui de la modernité. Mais de telles considérations auraient distendues un livre déjà énorme. Il n'en reste pas moins que des remarques faites ici et là par Bénichou, notamment dans les premières pages de son texte, prouvent qu'il savait que de telles réflexions seraient nécessaires pour *terminer* celles qui sont offertes dans *Romantismes français*.

En revanche, les lecteurs de Rousseau et surtout ceux qui croient reconnaître en lui l'inspirateur premier du romantisme, voire de la Révolution française¹², sont surpris du peu de place que Bénichou accorde à celui qui s'est donné les titres successifs de Citoyen de Genève et de Promeneur solitaire : Rousseau n'est en fin de compte qu'un des Philosophes du XVIII^e, et son influence est pour ainsi dire homogénéisée et diluée par celle de son groupe, qu'il a pourtant critiqué sans arrêt. Cela est d'autant plus étonnant qu'encore une fois, l'approche du *Romantismes français* n'est pas seulement formaliste ou stylistique, mais qu'elle implique une tentative, brillante, de saisir les lignes de force philosophiques, disons, d'un mouvement littéraire

12. Cet article-ci est construit à partir de l'intuition, fondamentale au sens de l'auteur, proposée par les jugements violents de Nietzsche comme le suivant : « *Sainte-Beuve...* Plébéien dans ses instincts les plus bas et proche du *ressentiment* de Rousseau : *par conséquent*, un Romantique – car, sous tout *Romantique*, gronde et grogne, épris de revanche, l'instinct de Rousseau (*Crépuscule des idoles* « Divagations d'un "inactuel", § 3). » Ou encore : « Mais Rousseau, à quoi voulait-il au fond venir, *celui-là* ? Rousseau, le premier homme moderne, un idéaliste et une *canaille* en une seule personne ; il avait besoin de « dignité » morale pour soutenir son propre regard. Malade d'une vanité effrénée sans borne pour lui-même. Cet avorton, campé sur le seuil des temps modernes, voulait lui aussi le « retour à la nature » ! Je répète ma question : à quoi Rousseau voulait-il au juste revenir ? Je hais Rousseau *jusque dans* la Révolution : elle est l'expression dans l'Histoire universelle de cette double nature d'idéaliste et de *canaille* (§ 48). » En somme, et faisant abstraction des insultes et des jugements à l'emporte-pièce de Nietzsche, pour comprendre et la Révolution française et le romantisme français, l'œuvre de Rousseau est d'une importance primordiale, et vouloir faire du Promeneur solitaire un deuxième Voltaire, ou un second de Voltaire, paraît insuffisant.

aussi multiforme qu'influent : Bénichou est conscient que les oppositions de style peuvent cacher des influences qui sont plus importantes, et qu'en ce qui a trait aux idées, il y a un air de famille dans le romantisme dont il faut tenter de rendre compte, et surtout un air de famille qui s'oppose à celui des Philosophes. Il y a là, dans le rôle trop discret accordé à Jean-Jacques, un problème qui vaut la peine d'être examiné, d'autant plus qu'il ne peut manquer de rappeler à la fois les thèses de Bénichou et de revisiter l'œuvre de Rousseau.

Bénichou sur les romantismes français

Faites attention pour qu'il n'y ait pas quelqu'un qui fasse de vous des proies par la philosophie et la vaine séduction de l'instruction des êtres humains, selon les éléments du monde, et non selon le Christ.

Paul, *Épître aux Colossiens* 2.8

Pour réfléchir avec Bénichou, la première chose à noter est le titre de l'œuvre : *Romantismes français* est au pluriel. C'est dire qu'il n'y a pas un seul romantisme, mais plusieurs. Cette multiplicité est en partie fondée sur la multiplicité des auteurs qui sont en jeu : puisque Lamartine, disons, n'est pas Hugo, leurs poésies, et tout ce qui les a préparées et accompagnées, ne sont pas les mêmes. Cependant, le pluriel du commentateur est plus lourd de sens : il y a eu plusieurs romantismes parce qu'il y a eu plusieurs doctrines, plusieurs attitudes disons, face au pouvoir et à l'avenir, mais aussi parce que cette pluralité s'est faite en deux temps

ou selon deux familles d'idées. C'est pourquoi Bénichou multiplie les adjectifs et expressions pour dire le romantisme, mais qu'il les regroupe pour former deux ensembles. Il y a eu un *premier* romantisme : celui de la *génération aînée* est *trionphant, progressiste, humanitaire, expansif, socialiste, optimiste, conquérant, grand*, et c'est le romantisme de *l'élan*, et celui de Hugo ; puis il y a eu un deuxième romantisme : celui de la *génération cadette* est *désenchanté, dépressif, misanthropique, aristocratique, pessimiste, désespéré, rétréci*, et c'est le romantisme de *la disgrâce*, et celui de Théophile Gauthier. À vrai dire, selon l'analyse de Bénichou, on pourrait parler d'un troisième romantisme, ou d'un post-romantisme, qui accomplit les tendances qu'à demi réalisées du deuxième : c'est Flaubert et surtout Baudelaire qui servent alors d'exemples, mais d'exemples qui ne sont pas examinés en long et en large, parce que hors du champ temporel dans lequel Bénichou se restreint¹³. Dans les faits, le commentaire tout à tour identifie et distingue les second et troisième romantismes¹⁴.

13. On peut donner au moins un signe de la justesse de cette suggestion – que Baudelaire en tant qu'exemple du post-romantisme est un continuateur de la deuxième figure du romantisme, du romantisme à la Théophile Gauthier : *Les Fleurs du mal* sont précédés de cette dédicace : « Au poète impeccable, au parfait magicien ès lettres françaises, à mon très cher et très vénéré maître et ami, Théophile Gauthier, avec les sentiments de la plus profonde humilité, je dédie ces fleurs malades. C. B. » Il y a un flottement sans doute dans la façon de parler de Bénichou, mais non dans sa division de base et donc non dans son propos principal.

14. Dans les pages 2004 et 2005 du chapitre final « Réflexions sur le romantisme français [noter le singulier] », Bénichou emploie les

Sans prétendre rendre justice à l'analyse pénétrante de Bénichou, on peut rappeler quelques-unes de ses suggestions et signaler que le romantisme triomphant a quelques vecteurs principaux. Sur le plan historique et politique, il est une foi en le progrès humain : quelque chose d'essentiel a eu lieu lors de la Révolution française, et cet essentiel fut un bien. Certes, ce bien fut accompagné d'événements terribles, et ce bien n'est pas accompli, parce qu'il reste beaucoup à faire. En gros, le bien, c'est que l'homme est devenu, enfin, son propre maître : qu'on appelle cela avènement de la démocratie, ou destruction de la tyrannie, ou reconnaissance des droits de l'homme, du citoyen ou de la personne, le bien de base ayant été établi, il faut travailler à conserver ce qui fut acquis et à le développer.

Mais il y a plus et sans doute plus profond : c'est que l'homme a découvert sa dignité, il a découvert qu'il est bon, et donc qu'il peut progresser. Ce progrès est sans doute visible dans le développement des sciences et des techniques, qui maîtrisent le monde et possèdent la nature, mais il est aussi visible dans un essor plus fondamental, celui de l'âme ou du Cœur. Aussi, puisque la dignité appartient à l'humain en tant qu'humain, et donc à tous les humains, il appartient au Peuple par une sorte de nécessité mathématique, par une sorte d'efficacité irrésistible, semblable à celle du Temps ou de la montée de la Marée. (Ces

mots *humanitaire* et *misanthropique* pour distinguer deux sortes de romantismes, et les traite tout à tour de messianisme et de satanisme, mais pour opposer Hugo à Baudelaire plutôt que Hugo à Gauthier.

majuscules sont presque de rigueur dans le discours du premier romantisme.) Or de ce progrès du Cœur, de ce progrès du Peuple, de ce progrès déjà fait et encore à faire, le poète peut donner l'expression la plus puissante, encore une fois pour le défendre, et en faire la promotion, comme personne d'autre ne peut le faire, même pas les sages d'autrefois qui agissaient selon la seule raison. Enfin, ces divers progrès changent du tout au tout l'expression la plus élevée de l'âme humaine : la religion, laquelle traite, mais par-delà la stricte raison, des fins ultimes, soit du bonheur de l'individu, de la justice politique et de l'accomplissement de l'espèce. Ce qui veut dire que l'ancienne religion doit mourir et se transformer, doit ressusciter en somme, pour devenir plus complète, c'est-à-dire plus humaine. Aussi, quoique le tâche puisse être difficile, ou pour ainsi dire répugnante, comprendre la dimension religieuse de l'existence, voire y sympathiser, est crucial à toute compréhension du premier romantisme, et même de ses antécédents et de ses suites : les romantiques y ont consacré une part importante de leurs efforts, et il faut les suivre sur ce chemin pour les connaître à fond.

Selon Bénichou, le romantisme des aînés fut porté par les œuvres de trois mages : Lamartine, Vigny et Hugo, le dernier étant le plus grand et le plus accompli du type¹⁵. Bien mieux, sa longue vie lui a

15. « C'est en Hugo que s'est faite la fusion la plus vaste et la plus complète du romantisme poétique avec l'humanitarisme... Tous ces traits, constitutifs de l'humanitarisme, sont nés dans la littérature de l'âge romantique et se sont développés avec elle, en dehors de tout esprit de système, en poésie, en théâtre, dans le

permis d'être un témoin *inactuel* de ce que fut le romantisme des aînés, quand le romantisme des cadets, ou le post-romantisme, est devenu la *vérité* de la littérature¹⁶. En ce qui a trait à Hugo, il serait futile de reprendre ici l'analyse longue (plus de 200 pages dans la seule section « Mages romantiques ») et clairvoyante que propose Bénichou. Mais il pourrait servir de signaler, en employant *L'Art d'être grand-père*, un des derniers recueils de poésie de Hugo, publié en 1877 après la mort de son fils Charles, et d'illustrer donc comment le romantisme conquérant se disait : on y trouverait une sorte de contre-épreuve des thèses de Bénichou.

Le grand-père Hugo se place face aux enfants que sont Georges et Jeanne ; plus exactement, il est leur compagnon de jeux, leur allié, leur défenseur. Car les deux enfants sont des incarnations du Peuple, et lui une sorte de Robespierre bonasse, toujours incorruptible, mais pas du tout tyran¹⁷. Or avant de

roman. De cette alliance de la littérature avec la foi du XIX^e siècle, Hugo est l'exemple majeur (*Romantismes français*, page 1465). »

16. Hugo meurt en 1885. Il a survécu non seulement au Second Empire et à Napoléon III (qu'il appelait le Petit), mais encore à Flaubert et Baudelaire : il persiste et signe, alors qu'en un sens le romantisme, et certes le romantisme conquérant, n'est plus.

17. « En me voyant si peu redoutable aux enfants, / Et si rêveur devant les marmots triomphants, / Les hommes sérieux froncent leurs sourcils mornes. / Un grand-père échappé passant toutes les bornes, / C'est moi. Triste, infini dans la paternité, / Je ne suis rien qu'un bon vieux sourire entêté. / Ces chers petits ! Je suis grand-père sans mesure ; / Je suis l'ancêtre aimant ces nains que l'aube azure, / Et regardant parfois la lune avec ennui, / Et la voulant pour eux, et même un peu pour lui ; / Pas raisonnable enfin. C'est terrible. Je règne / Mal, et je ne veux pas que mon

mourir, le grand-père leur lègue des poèmes qui annoncent leur tâche à venir, leur développement personnel se faisant progrès de l'Humanité¹⁸. Or ces enfants sont petits sans doute, imparfaits sans doute, mais ils sont bons, et ils grandiront : le grand-père, ravi et ravissant, en est sûr¹⁹. En revanche, ces enfants doivent être protégés contre les nouveaux/anciens dogmes religieux, qui nient la vérité sur l'être humain, homme et femme²⁰. Surtout ils doivent être ouverts à la

peuple me craigne ; / Or, mon peuple, c'est Jeanne et George ; et moi, barbon, / Aïeul sans frein, ayant cette rage, être bon, / Je leur fais enjamber toutes les lois, et j'ose / Pousser aux attentats leur république rose ; / La popularité malsaine me séduit... (*L'Art d'être grand-père* « *Laus puero* », I, « Les enfants gâtés »).

18. « En avant, grande marche humaine ! / Peuple, change de région. / Ô larve, deviens phénomène ; / Ô troupeau, deviens légion. / Cours, aigle, où tu vois l'aube éclore. / L'acceptation de l'aurore / N'est interdite qu'aux hiboux. / Dans le soleil Dieu se devine ; / Le rayon à l'âme divine / Et l'âme humaine à ses deux bouts (*L'Art d'être grand-père*, « Que les petits liront quand ils seront grands » III, « Progrès »).

19. « Jeanne parle ; elle dit des choses qu'elle ignore ; / Elle envoie à la mer qui gronde, au bois sonore, / À la nuée, aux fleurs, aux nids, au firmament, / À l'immense nature un doux gazouillement, / Tout un discours, profond peut-être, qu'elle achève / Par un sourire où flotte une âme, où tremble un rêve, / Murmure indistinct, vague, obscur, confus, brouillé, / Dieu, le bon vieux grand-père, écoute émerveillé (*L'Art d'être grand-père*, « À Guernesey » III, « Jeanne fait son entrée »).

20. « Tout cela c'est charmant. — Tout cela c'est horrible ! / C'est le péché ! Lisez nos missels, notre bible, / L'abbé Pluche, saint Paul, par Trublet annoté, / Veillot, tout ce qui fait sur terre autorité. / Une conception seule est immaculée ; / Tous les berceaux sont noirs, hors la crèche étoilée ; / Ce grand lit de l'abîme, hyménée, est taché. / Où l'homme dit Amour ! le ciel répond Péché ! / Tout est souillure, et qui le nie est un athée. /

nouvelle figure, la figure vraie de Dieu, et introduits à la nouvelle foi²¹. En somme, cet innocent livre au titre innocent, ce manuel et témoignage de l'art d'être grand-père, offre encore et toujours la doctrine de Hugo, soit la formulation du romantisme dit expansif.

On comprend que le romantisme désenchanté (toujours selon un résumé trop bref de la position de Bénichou) à lui aussi plusieurs porte-paroles et poètes²², et plusieurs vecteurs. Si Théophile Gauthier est le préféré de Bénichou²³, c'est Baudelaire qu'il voit

Toute femme est la honte, une seule exceptée (*L'Art d'être grand-père*, « L'Immaculée Conception »).

21. « Sortons du bruit humain. Viens au jardin des plantes. / Penchons-nous, à travers l'ombre où nous étouffons / Sur les douleurs d'en bas, vaguement appelantes, / Et sur les pas confus des inconnus profonds. / L'animal, c'est de l'ombre errant dans les ténèbres ; / On ne sait s'il écoute, on ne sait s'il entend ; / Il a des cris hagards, il a des yeux funèbres ; / Une affirmation sublime en sort pourtant. / Nous qui régnons, combien de choses inutiles / Nous disons, sans savoir le mal que nous faisons ! / Quand la vérité vient, nous lui sommes hostiles, / Et contre la raison nous avons des raisons. / Corbière à la tribune et Frayssinous en chaire / Sont fort inférieurs à la bête des bois ; / L'âme dans la forêt songe et se laisse faire ; / Je doute dans un temple, et sur un mont je crois (*L'Art d'être grand-père*, « Le Poème du jardin des plantes » IV, « À Georges »).

22. Les principaux sont Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, et surtout Gauthier.

23. « Gauthier, parmi les cadets de la génération de 1830, est le seul en qui ait semblé survivre, jusque sous le Second Empire, l'esprit du grand Cénacle et de la bataille d'Hernani. Et il est aussi, paradoxalement, celui en qui ont voit paraître de la façon la plus nette, par rapport aux aînés, une marque de différence : cette doctrine, qu'on incarne en lui, de l'art pour l'art seul et du mépris de tout le reste. Adeptes, jusqu'au bout, du dieu Hugo, et cependant peu soucieux des destinées de l'humanité ; quoique

comme l'équivalent satanique du messianique Hugo²⁴. Aussi, encore une fois pour s'efforcer de *développer* les thèses de *Romantismes français*, on peut chercher dans le chef d'œuvre de Baudelaire des exemples de l'enchanteur discours poétique désenchanté : *Les Fleurs du Mal* répondent à l'avance à *L'Art d'être grand-père*, et y correspondent comme à un modèle.

En reprenant un à un les thèmes du romantisme triomphant soulignés ci-dessus, il faut dire cette fois que l'histoire est le récit d'un échec, un échec politique sans doute, dont le nom est, entre autres, victoire de la bourgeoisie aveugle²⁵ ; mais cet échec est historique en

vétéran et historien des batailles du romantisme, précurseur et maître en esprit de la génération de 1850, Baudelaire, Banville, Flaubert, Leconte de Lisle, dans ce qui la distingue de celle de 1830 (page 1923).» *Romantismes français* réserve à Gauthier l'emploi du seul prénom : Gauthier est Théophile (pages 1988 et 1993), alors que Hugo n'est jamais Victor, on s'en doutait, mais aucun autre écrivain n'est identifié par son petit nom. Bénichou pousse la familiarité jusqu'à employer le diminutif Théo, quand il parle de Gauthier (page 1944).

24. Dans le résumé final, qui porte sur le romantisme désenchanté et sa relation avec le romantisme conquérant, le nom de Gauthier disparaît presque, et c'est Baudelaire qui prend sa place.

25. « Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment affreux ! / Pareils aux mannequins ; vaguement ridicules ; / Terribles, singuliers comme les somnambules ; / Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux. / Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie, / Comme s'ils regardaient au loin, restent levés / Au ciel ; on ne les voit jamais vers les pavés / Pencher rêveusement leur tête appesantie. / Ils traversent ainsi le noir illimité, / Ce frère du silence éternel. Ô cité ! / Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles, / Éprise du plaisir jusqu'à l'atrocité, / Vois, je me traîne aussi ! mais, plus qu'eux hébété, / Je dis : " Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles (*Les Fleurs du mal*, « Tableaux parisiens » CXVI, « Les aveugles ») ? " »

ce sens qu'il fait la preuve que l'histoire n'est pas le lieu de l'Histoire, parce que l'histoire, toute bête, n'avance pas, et les humains qui y vivent répètent de siècle en siècle, et de société en société, les mêmes fautes²⁶. Or cette défaite piétinante révèle le fond du cœur humain : celui de l'énergique bêtise et de la non moins énergique méchanceté²⁷, celui de la fragilité de la bonté et de la paresse des meilleurs²⁸. Aussi quand il monte

26. « Pour ne pas oublier la chose capitale, / Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché, / Du haut jusques en bas de l'échelle fatale, / Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché : / La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide, / Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût ; / L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide, / Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égout ; / Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote ; / La fête qu'assaisonne et parfume le sang ; / Le poison du pouvoir énervant le despote, / Et le peuple amoureux du fouet abrutissant ; / Plusieurs religions semblables à la nôtre, / Toutes escaladant le ciel ; la Sainteté, / Comme en un lit de plume un délicat se vautre, / Dans les clous et le crin cherchant la volupté ; / L'Humanité bavarde, ivre de son génie, / Et, folle maintenant comme elle était jadis, / Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie : / “ Ô mon semblable, ô mon maître, je te maudis (*Les Fleurs du mal*, « La mort » CXXVI, « Le voyage ») ! ” »

27. « Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage / Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers, / Qui suivent, indolents compagnons de voyage, / Le navire glissant sur les gouffres amers. / À peine les ont-ils déposés sur les planches, / Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux, / Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches / Comme des avirons traîner à côté d'eux. / Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule ! / Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid ! / L'un agace son bec avec un brûle-gueule, / L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait (*Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal » II, « L'albatros ») ! »

28. « La sottise, l'erreur, le péché, la lésine, / Occupent nos esprits et travaillent nos corps, / Et nous alimentons nos aimables

jusqu'aux cieux, le romantique désenchanté, incapable de s'imaginer messie, ne chante pas la louange de Dieu, et il maudit tout, et d'abord la femme qui a fait rêver son aîné, comme d'autres avant lui avaient un culte pour Notre Dame des Sept Douleurs²⁹ ; il s'abîme en blasphèmes, et se reconnaît dans son maître, Satan³⁰.

On serait tenté de voir une opposition totale et systématique entre les deux romantismes, une sorte de rupture abyssale. Mais ce serait raté l'essentiel, selon Bénichou. C'est qu'il y a aussi des tentations

remords, / Comme les mendiants nourrissent leur vermine. / Nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches ; / Nous nous faisons payer grassement nos aveux, / Et nous rentrons gaîment dans le chemin bourbeux, / Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches. / Sur l'oreiller du mal, c'est Satan Trismégiste / Qui berce longuement notre esprit enchanté, / Et le riche métal de notre volonté / Est tout vaporisé par ce savant chimiste. / C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent ! / Aux objets répugnants nous trouvons des appas ; / Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas, / Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent (*Les Fleurs du mal*, Préface, « Au lecteur »).

29. « Enfin, pour compléter ton rôle de Marie, / Et pour mêler l'amour avec la barbarie, / Volupté noire ! des sept Péchés capitaux, / Bourreau plein de remords, je ferai sept Couteaux / Bien affilés, et, comme un jongleur insensible, / Prenant le plus profond de ton amour pour cible, / Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant, / Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant (*Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », LVIII « À une madone ») ! » – On remarquera la bizarrerie du troisième vers.

30. « Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs / Du Ciel, où tu régnes, et dans les profondeurs / De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence ! / Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science, / Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front / Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épanchont (*Les Fleurs du mal*, « Révolte », CXX « Les litanies de Satan ») ! »

conquérantes, un espoir qui se cache, au cœur du romantisme désenchanté; tout comme il y a des tentations désenchantés, ou un désespoir inavouable et mais à demi avoué, qui hantent le romantisme conquérant. Aussi, il faut bien comprendre que ces deux romantismes ne sont pas juxtaposés l'un à l'autre: le romantisme décadent se voit toujours par rapport à son frère aîné sinon comme un bâtard, du moins comme un enfant plus faible, ou moins bien doué; le romantisme messianique a vaincu des doutes persistants que le romantisme satanique ne peut pas taire. C'est pourquoi Baudelaire, par exemple, doit se comparer à « la cloche au gosier vigoureux » (Hugo sans doute) pour se dire une « cloche fêlée »³¹.

Pour mesurer cette proximité entre les aînés et les cadets, entre Hugo et Baudelaire, et sentir leur

31. « Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux / Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante, / Jette fidèlement son cri religieux, / Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente ! / Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis / Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits, / Il arrive souvent que sa voix affaiblie / Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie / Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts / Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts (*Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal » LXXIV, « La cloche fêlée »). » Ce que Bénichou dit comme suit: « Le Mage reçoit sa lumière de Dieu, et il la communique à l'Humanité: sa grandeur est dans cette liaison avec deux êtres plus grands que lui, et dans le double service qu'elle implique. Le Poète maudit, entre un Idéal avare de communication et un auditoire sourd, vit dans l'échec; mais il est souverain dans sa solitude; il peut dédaigner ce qui, des deux parts, se refuse à lui; il incarne une aspiration infinie, qui vit d'elle-même... Tels sont les termes véritables de l'insoluble débat qui oppose Hugo et Baudelaire (page 2003). » – Il ne faut pas oublier que Baudelaire dédia trois des poèmes de « Tableaux parisiens » à Victor Hugo.

fraternité poétique, il faut comprendre que l'un et l'autre sont poètes devant, pour et par l'idéal. Or le mécanisme de l'idéal n'est pas celui de l'élévation platonicienne vers l'idée. D'abord parce que l'idéal est une affaire de cœur et non de raison, mais surtout parce que l'idéal n'est possible que par son opposition viscérale avec le réel et que l'idéal *vient* de l'humain, alors que l'idée *est* trans-humaine³². Car l'idéal est le produit de la réaction du cœur humain, qui entraîne l'imagination, l'intelligence et la raison avec lui, devant la tristesse du réel. Cette réaction peut cependant avoir deux modes : le mode, disons, sain et énergique, où l'idéal est plus fort que le réel, qui le fait naître, au point de projeter sur fond de réel la réalisation larvaire de ce que le cœur sait devoir exister un jour ; puis le mode malsain et débile, où le réel corrompt l'idéal, au moins en ce sens qu'il le remet à plus tard, à trop tard, à la mort, c'est-à-dire que le non-être de l'idéal se voit absorbé par le néant du réel. Ce mécanisme est la raison secrète du titre de la première section des *Fleurs du mal*, soit « Spleen et Idéal » : il peut y avoir spleen, cette passion emblématique des romantiques misanthropes, parce qu'il y a eu, non parce qu'il y a encore et toujours, idéal. Au fond, les figures de mage et de prophète qui sont celles que le poète Hugo se donne sont reprises par Baudelaire (et ses prédécesseurs immédiats), mais en leur donnant un masque hideux : celui du poète maudit et du fou. Il n'y a pas à dire : si la muse des derniers romantiques est

32. Comme le voudrait sans doute Dante qui crée un nouveau verbe pour dire ce qui est, de son point de vue, hors du temps (voir *Paradis* 1 70).

malade, c'est qu'elle pourrait être saine, c'est qu'elle a déjà été saine ; ce double savoir fait la gloire et la torture de Baudelaire et des siens³³. Mais il est temps de parler de celui qui serait l'inspirateur premier des deux romantismes.

Bénichou sur Rousseau et Rousseau sur Rousseau

George Sand... comme tout ce qui vient de Rousseau, faux fabriqué, vide et boursoufflé, excessif.
Nietzsche, *Crépuscule des idole*, « Divagations d'un " inactuel " », § 6

Quand on signale le silence de Bénichou au sujet de Rousseau, ce n'est pas pour dire qu'il n'en pas parlé : le nom du Citoyen de Genève est cité depuis les premières pages et jusqu'au dernier tome, et ce près de 50 fois. Le *silence* de Bénichou tient à ce qu'il voit Rousseau comme un auteur du XVIII^e siècle, et rien de plus, et qu'il voit le XVIII^e siècle comme le siècle des Lumières, c'est-à-dire celui de la philosophie, voué, à être remplacé par celui du poète, le XIX^e siècle. En somme, il

33. « Ma pauvre Muse, hélas ! qu'as-tu donc ce matin ? / Tes yeux creux sont peuplés de visions nocturnes, / Et je vois tour à tour s'étaler sur ton teint / La folie et l'horreur, froides et taciturnes. / Le succube verdâtre et le rose lutin / T'ont-ils versé la peur et l'amour de leurs urnes ? / Le cauchemar, d'un poing despotique et mutin, / T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes ? / Je voudrais qu'exhalant l'odeur de la santé / Ton sein de pensers forts fût toujours fréquenté, / Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques, / Comme les sons nombreux des syllabes antiques, / Où règnent tour à tour le père des chansons, / Phœbus, et le grand Pan, le seigneur des moissons (*Les Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », VII « La muse malade »). »

ne tient pas compte des critiques que Rousseau adresse aux Philosophes³⁴, ou plutôt il y voit des remarques de détail, qui ne changent en rien le rapport de ce membre de sa classe intellectuelle avec l'esprit général de sa classe. Certes, il est impossible d'isoler l'auteur du *Discours sur l'inégalité* du clan des philosophes : ce texte précis par exemple, fondamental³⁵, n'est pas seulement un dialogue avec les Philosophes et les maîtres des Philosophes, il est un texte qui expose à leur manière la vérité que Rousseau s'efforce de comprendre et de dire ; aussi cette vérité

34. Cette critique se trouve partout et sous mille formes : dès le *Premier Discours* sans doute, par exemple dans une phrase comme celle-ci : « Qu'il serait doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure était toujours l'image des dispositions du cœur, si la décence était la vertu, si nos maximes nous servaient de règles, si la véritable philosophie était inséparable du titre de philosophe (*Discours sur les sciences et les arts*, Pléiade III, page 7) ! » Mais cela apparaît même dans le dialogue entre l'Inspiré et le Raisonneur que propose le Vicaire savoyard, où le Raisonneur, plus calme sans doute que l'Inspiré, ne se montre pas moins pour ce qu'il est, soit un incroyant, et donc un adversaire de l'humanité, un adversaire qu'il faut répudier (voir *Émile*, IV, page 614 et suivantes). Et aussi dans le sens, toujours problématique pour Rousseau, du mot *maxime* : une maxime est problématique *parce qu'elle renvoie tôt ou tard aux Philosophes*. – Les citations de Rousseau sont toutes tirées de l'édition de la Pléiade en cinq tomes. Ici, par exemple, III indique qu'il s'agit du tome III.

35. À ce sujet, Rousseau est catégorique, entre autres, dans une lettre à Malesherbes : « Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités qui dans un quart d'heure m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, savoir ce premier discours, celui sur l'inégalité, et le traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages forment ensemble un même tout (*Lettres à Malesherbes*, IV, page 1136). »

est, en fin de compte, un système³⁶. « Que mes lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vu ce qui me paraît si difficile à voir. J'ai commencé *quelques raisonnements*; j'ai hasardé quelques conjectures, moins dans l'espoir de résoudre la question que dans l'intention de l'éclaircir et de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme. Car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originale et d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme et de bien connaître un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais et dont il est pourtant nécessaire d'*avoir des notions justes* pour *bien juger* de notre état présent. Il faudrait même plus de philosophie qu'on ne pense à celui qui entreprendrait de déterminer exactement les précautions à prendre pour faire sur ce sujet *de solides observations*. Et une bonne solution du problème suivant ne me paraîtrait pas indigne *des Aristotes et des Plines de notre siècle*: « Quelles expériences seraient

36. Voir *Préface d'une seconde lettre à Bordes*, III, page 105 et 106 : « Ce *triste et grand système*, fruit d'un *examen* sincère de la nature de l'homme, de ses facultés et de sa destination... *quant au système que j'ai soutenu*, je le défendrai de toute ma force aussi longtemps que je demeurerai convaincu qu'il est celui de la vérité et de la vertu... qu'eût-ce été si j'avais développé du premier instant toute l'étendue d'un *système vrai*, mais affligeant... en commençant par se moquer de *mon système*, ce moyen mis en crédit par tant d'expériences ne les eût dispensés de l'incommode soin d'*examiner mes preuves*... pour achever de développer toutes les parties de *mon système* à mesure que les suffrages des sages m'assuraient l'attention publique. » – Les italiques ne sont pas dans l'original.

nécessaires pour parvenir à connaître l'homme naturel ; et quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société ?” Loin d'entreprendre de résoudre ce problème, je crois en avoir assez médité le sujet pour oser répondre d'avance que *les plus grands philosophes* ne seront pas trop bons pour diriger *ces expériences*, ni les plus puissants souverains pour les faire ; concours auquel il n'est guère raisonnable de s'attendre surtout avec la persévérance ou plutôt *la succession de lumières* et de bonne volonté nécessaire de part et d'autre pour arriver au succès³⁷.» Mais, une fois faite cette concession, la question demeure de savoir si le raisonnement de Rousseau a la même teneur pour lui que pour les Philosophes, si le type de raisonnement dont il fait l'exposition se fonde sur les mêmes sortes de données, et si la vue d'ensemble qui s'en dégage peut être ramenée sans plus à celle de ses confrères³⁸.

37. *Discours sur l'inégalité*, III, pages 123-124. – Les italiques ne sont pas dans l'original. – L'apparition du mot *lumières* à la fin de la citation suffit presque pour faire de Rousseau rien de plus qu'un fils du siècle des Lumières. Mais remis dans sa phrase, le mot montre que les Lumières sont soumises à quelque chose de plus fort qu'elles-mêmes : la bonté humaine.

38. Il y a moyen d'en douter à partir de phrases comme celle-ci : « Dès mon premier pas je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les philosophes, parce qu'elles viennent d'une raison solide et sublime qu'eux seuls savent trouver et sentir (*Discours sur l'inégalité*, III, page 194. ». La juxtaposition des mots *autorité* et *philosophes* a un effet comique, et critique, indéniable. Sans parler de celle-ci : « Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois, et comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires ; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver annonce nécessairement un commencement de corruption qu'elles

En revanche, Bénichou a tout à fait raison de ne pas supposer qu'il faille braquer Rousseau contre les Philosophes, en supposant, par exemple, une opposition irrémédiable entre sentiment et raison chez l'un ou les autres³⁹. Certes, quand Rousseau exprime son premier principe philosophique, il change le « Je pense, donc je suis » de Descartes pour un « Je sens, donc j'existe⁴⁰ ». Mais pour ne pas revenir sur la rationalité, voire le rationalisme, de Rousseau, il est clair que le sentiment n'est pas exclu de l'analyse des Philosophes. Et Bénichou peut multiplier les exemples tirés des textes des plus importants d'entre eux. De même, il est légitime de noter, voire de souligner, qu'il y a entente entre Rousseau et les Philosophes en ce qui a trait au déisme du XVIII^e siècle : il est une tentative de reconstituer le christianisme sur une base autre que celle de la révélation⁴¹. Et même quand Bénichou suggère que cette tentative était au fond vouée à l'échec, cela est vrai de Rousseau et des Philosophes.

Pourtant, lors de sa présentation de Rousseau, l'auteur de *Romantismes français* semble avoir diminuer la stature de l'homme, comme pour le faire entrer dans le rang de son régiment. On pourrait même suggérer

accélèrent bien vite (*Dernière réponse*, III, page 80). » Quel est le statut de ce *sentir*? Une chose est sûre : Rousseau présente les bases de son système autrement que ne le font les Philosophes. Et tous ses contemporains étaient sensibles, le mot est de mise, voire de rigueur, au fait qu'il exprimait ses idées au moyen d'une rhétorique, d'une nouvelle logique, d'un organon qui dépassait celui des Philosophes.

39. Voir, par exemple, les pages 40 et suivantes.

40. *Lettres morales*, IV, page 1099.

41. Voir, par exemple, les pages 51 et suivantes.

que Bénichou répète une erreur dont il a montré le mal qu'elle fait. Ainsi, il signale que dans la société, il y a une classe distincte qui est celle des penseurs et que l'influence de ceux-ci ne peut pas être expliquée par une analyse sociologique qui réduirait cette classe à être un épiphénomène d'une autre classe ; en somme, il exige qu'il y ait une analyse sociologique qui tienne compte de la nature de l'âme humaine et de ses besoins et donc qui transcende une analyse historico-matérialiste⁴².

Mais on peut ajouter qu'une analyse complète du phénomène du romantisme exige, surtout en ce qui a trait à Rousseau, de tenir compte d'une autre force qui échappe à toute analyse sociologique, même plus ouverte, comme le veut Bénichou : cette force est celle des idées, ou des opinions, en elles-mêmes. Car focaliser sur la classe des penseurs et leurs intérêts et expériences implique tôt ou tard qu'on tienne compte du besoin premier qui est le leur, du besoin qui les définit : celui de suivre jusqu'au bout les idées, ou les opinions, celui de les concevoir comme des principes de vie. Pour des humains de cette trempe, une fois qu'une idée est dite, une fois qu'une opinion est rendue publique, une fois que la différence d'une conception d'avec d'autres conceptions est rendue manifeste, son influence peut devenir indépendante de tout intérêt du groupe : ce qui contredit ce que les membres du groupe qui pense ont toujours pensé peut devenir plus puissant que ce qu'ils sont comme membres du groupe

42. Voir les pages 30 et suivantes. Plus tard, il fait comprendre qu'il s'attaque ainsi à des interprétations comme celles de Sartre (pages 50 et 51).

et les intérêts de classe qu'ils veulent protéger ; à cause d'elle, il est possible qu'ils changent de camp intellectuel tout en demeurant des membres de leur classe, qui est en principe trans-matérialiste, trans-historique, trans-politique. La question devient la suivante : Rousseau, membre du groupe des Philosophes du XVIII^e siècle, de par la nécessité historique qui a accompagné sa naissance et ses efforts d'autodidacte, a-t-il énoncé des idées, proposé des images, développé des discours, qui rendaient ceux qui les auraient entendues et comprises à peu près incapables de penser, d'imaginer et de parler comme leurs prédécesseurs⁴³ ? Il s'agira maintenant de signaler quelques données qui permettent de conclure que ce fut bel et bien le cas.

Et les Philosophes et Rousseau ont pensé l'Histoire : il est serait possible d'affirmer que leurs réflexions ont fait passer l'histoire de l'état de discipline, qui étudie la réalité politique, à Réalité, passée et à venir, qui mérite la lettre majuscule. En reprenant à leur façon une invitation du christianisme, ils ont tenté de comprendre les événements du passé selon l'image de la ligne droite, plutôt que selon celle du cercle, une ligne droite dont on connaît d'emblée les deux bouts.

43. La question de savoir comment Rousseau a été capable d'une telle transcendance est au cœur de la question de ce qu'est la philosophie : elle ne sera pas réglée ici. En revanche, l'établissement du fait de la transcendance et de l'influence subséquente de Rousseau disposera à réfléchir sur cette question. En somme, en supposant que la preuve de cette transcendance soit faite ici, l'essentiel reste à faire, parce que la preuve doit être reçue à charge d'examen.

En revanche, il est probable que Rousseau fait plus, et surtout autre chose, que ces collègues philosophes et que ce qu'il fait prépare de façon décisive le romantisme, voire les romantismes. D'abord, parce qu'il fiche l'Histoire au cœur de l'être humain : avec lui, le temps devient plus qu'un cadre physique, ou social, des êtres humains ; c'est dorénavant un élément essentiel de la compréhension des individus ⁴⁴. Ensuite, et surtout, parce qu'il pense l'Histoire en double : il l'imagine, et la fait voir, comme elle s'est déroulée de fait, et comme elle pourra se dérouler à l'avenir ; il ne prétend pas que l'Histoire, univoque, va de soi du mal vers le bien, parce qu'et le mal et le bien sont encore et toujours possibles, comme ils l'ont été par le passé. Aussi d'un côté, comme les Philosophes, il croit que les choses pourront aller mieux à l'avenir, et il montre comment. Le *Premier Discours*, *Émile* et le

44. On le voit à des phrases comme celle-ci : « C'est dans cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problèmes de morale et de politique que les philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que le genre humain d'un âge, n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogène ne trouvait point d'homme, c'est qu'il cherchait parmi ses contemporains l'homme d'un temps qui n'était plus ; Caton, dira-t-il, périt avec Rome et la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle, et le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cents ans plutôt. En un mot, il expliquera comment l'âme et les passions humaines s'altérant insensiblement changent pour ainsi dire de nature, pourquoi nos besoins et nos plaisirs changent d'objets à la longue, pourquoi, l'homme originel s'évanouissant par degrés, la société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels et de passions factices qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations et n'ont aucun vrai fondement dans la nature (*Discours sur l'inégalité*, III, page 192). »

Contrat Social proposent une façon d'organiser la société, et la vie des individus, qui soit meilleure, et selon la direction qui vient de l'Histoire ; et c'est sans doute ce qui faisait que les Diderots se trouvaient d'accord avec leur ami Jean-Jacques ; et c'est sur cet optimisme de Rousseau que les révolutionnaires français ont focalisé, quand ils en ont fait, avec Voltaire, un des pères de la Révolution. Mais, de l'autre côté, il y avait aussi au cœur de la pensée de Rousseau un pessimisme, une nouveauté ni ancienne, ni chrétienne, ni surtout moderne à la manière de Voltaire. La ligne historique de fond du *Second Discours*⁴⁵, la suite avortée de *l'Émile*⁴⁶ et les remarques continues du *Contrat Social*⁴⁷ indiquaient

45. Cette ligne est exprimée par des phrases comme les suivantes : « C'est pour ainsi dire la vie de ton espèce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation et tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudrait s'arrêter ; tu chercheras l'âge auquel tu désirerais que ton espèce se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent par des raisons qui annoncent à ta postérité malheureuse de plus grands mécontentements encore, peut-être voudrais-tu pouvoir rétrograder. Et ce sentiment doit faire l'éloge de tes premiers aïeux, la critique de tes contemporains et l'effroi de ceux qui auront le malheur de vivre après toi (*Discours sur l'inégalité*, III, page 133). »

46. On sait que Rousseau projetait d'écrire *Les Solitaires*, et même qu'il en a écrit les premières pages. Ce roman devait montrer comment l'éducation si soignée d'Émile et de Sophie, du fait peut-être d'être soignée et contraire à l'esprit du temps, produirait des effets terribles. Voir IV, pages 881-924.

47. On le voit à des phrases comme celles-ci : « Comme la volonté particulière agit sans cesse contre la volonté générale, ainsi le gouvernement fait un effort continuel contre la souveraineté. Plus cet effort augmente, plus la constitution s'altère ; et comme il n'y a

de façons différentes, mais répétées, que l'optimisme philosophique n'était pas possible pour lui, et pour ceux qui se laisseraient affecter, ou infecter, par ses discours. En tout cas, les Philosophes, à la longue, ne s'y trompèrent plus et tournèrent contre leur confrère d'antan⁴⁸. Mais il y a peu de doute que les romantiques, et les romantiques des deux camps, ont été fascinés par la *duplicité* de l'Histoire comprise à la manière de Rousseau.

En supposant qu'elle n'est pas seulement une question de tempérament, et d'optimisme et de pessimisme psychologiques, quel est le fond de cette différence entre Jean-Jacques et ses collègues, amis puis ennemis ? Il y a chez lui une nouvelle façon de concevoir l'être humain et, en conséquence, de chercher à l'aider. En somme, les Philosophes ne veulent pas changer le cœur humain, parce que cela ne se peut pas sans doute, mais aussi parce que la

point ici d'autre volonté de corps qui, résistant à celle du prince, fasse équilibre avec elle, il doit arriver tôt ou tard que le prince opprime enfin le souverain et rompe le traité social. C'est là le vice inhérent, et inévitable qui, dès la naissance du corps politique, tend sans relâche à le détruire, de même que la vieillesse et la mort détruisent enfin le corps de l'homme (*Du contrat social*, III, page 421). »

48. Voltaire l'a vu le premier et l'a dit le mieux sans doute. « J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, et je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage (*Lettre du 30 août 1755*). »

structure du cœur leur semble juste : la nature a fait l'homme tel qu'il est, et les différences qu'on peut découvrir entre un humain et un autre, ou entre une époque et une autre, tiennent de l'accident ; de plus, ce cœur, c'est-à-dire l'intérêt ou le désir du bien-être, bien compris et bien dirigé, conduit au bonheur de chacun et de tous. Car, selon eux, sans toucher au cœur, on peut changer autre chose, soit les opinions qui guident les hommes quand ils cherchent à satisfaire leurs désirs, c'est-à-dire quand ils cherchent à assouvir les besoins de leur cœur. Ainsi, il faut détruire les préjugés, et améliorer les techniques, et surtout organiser les institutions humaines afin que les désirs soient mieux satisfaits. Pour sa part, Rousseau croit que les Philosophes se trompent : tant que les cœurs demeurent comme ils sont, les correctifs que proposent et mettent en place ses contemporains ne changeront pas la donne, et donc ne feront pas disparaître, ni même amoindrir le mal, au contraire : la sophistication ne pourra rien contre les ruses du cœur, voire elle augmentera le mal⁴⁹. En somme, l'amélioration éventuelle du sort humain repose sur autre chose que

49. C'est le sens de phrases comme celle-ci : « J'ajouterai seulement une réflexion ; c'est qu'un habitant de quelques contrées éloignées qui chercherait à se former une idée des mœurs européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienséance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance et sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge et de tout état qui semblent empressés depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du Soleil à s'obliger réciproquement ; c'est que cet étranger, dis-je, devinerait exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont (*Discours sur les science et les arts*, III, page 9). »

le progrès scientifique, le recul du fanatisme religieux et la rationalisation des rapports humains. Les grands romantiques, et les petits aussi, les premiers et les seconds, n'ont pas pensé autre chose. Il semble au moins possible qu'ils aient appris cela de Rousseau, ou, pour le dire autrement, que ses écrits aient rendu ces idées incontournables.

Mais cette différence repose sur une autre différence plus profonde : la question de l'âme devenue cœur, la psychanalyse devenue *cardianalyse*, si l'on veut, doit être poussée plus loin. Encore une fois, il ne s'agit pas de prétendre que les Philosophes ne connaissaient rien du cœur et n'en parlaient pas, ni de prétendre que Rousseau ne voyait que le cœur dans l'être humain et se désintéressait de sa raison. Une fois que cela est rappelé, il faut rappeler aussi que tout est ensuite question de proportion. Peut-être suffira-t-il d'un exemple historique pour comprendre que l'opposition raison/sentiment qu'on devine entre l'un et les autres demeure malgré toutes les ressemblances qu'on puisse découvrir. Ainsi, une fois qu'on a reconnu qu'Augustin ne rejette pas la raison et que Socrate accepte le pouvoir des liens humains avec les dieux, il reste à saisir du mieux qu'on le peut ceci : le face à face entre les deux, l'affrontement, en fin de compte, entre la philosophie et la foi, demeure entière, parce qu'il faut que l'une règne et que l'autre soit subordonnée : ce sera soit *philosophia ancilla theologiæ*, soit *theologia ancilla philosophiæ*, car l'homme ne peut pas servir deux maîtres⁵⁰. Socrate est convaincu qu'il sert la bonne

50. Voir *Matthieu* 6.24. Opposition qu'Augustin a exprimé avec sa verve ordinaire ainsi : « Deux amours ont fait deux cités : l'amour

maîtresse, la raison, et qu'il sait se servir de son inférieure, la religion, alors qu'Augustin est persuadé du contraire: leur entente rend possible leur opposition, et l'une est le sens de l'autre.

En tout cas, pour Rousseau, du fait que le cœur est transformable de par l'histoire, et du fait que tout dépend du cœur, la question humaine est transformée, et l'analyse des Philosophes est inadéquate. Mais il ne suffit pas d'affirmer qu'il en est ainsi: il faudrait offrir à charge d'examen quelques textes qui le montreraient. Aussi, le *Discours sur l'inégalité*, déjà cité en donnera une première indication. « Laissant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, et méditant sur les premières et plus simples opérations de l'âme humaine, j'y crois apercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation de nous-mêmes, et l'autre

de soi jusqu'au mépris de Dieu a fait la cité terrestre; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la cité céleste (*Cité de Dieu* XIV.28). » Opposition que Socrate a suggéré avec son ironie ordinaire comme suit: « En effet, si je disais que ce serait désobéir au dieu et que, à cause de ça, je ne peux mener une vie tranquille, vous ne m'écouteriez pas, pensant que je fais de l'ironie. Si je disais, par contre, que c'est aussi là le plus grand bien pour un être humain que de s'entretenir quotidiennement de l'excellence et des autres choses au sujet desquelles vous m'entendez discuter, lorsque je nous examine, moi-même et les autres, et que pour un humain, la vie sans examen ne vaut pas la peine d'être vécue, vous écouteriez encore moins ce que je dis. Ces choses sont pourtant comme je l'affirme, mais ce n'est pas facile à persuader (*Apologie de Socrate* 37e-38a). » Bénichou d'ailleurs sait bien que dans le *dialogue* entre la foi et la raison, il en est ainsi. Voir les pages 24 et suivantes.

nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout être sensible, et principalement nos semblables. C'est du concours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paraissent découler toutes les règles du droit naturel, règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondements, quand par ses développements successifs elle est venue à bout d'étouffer la nature⁵¹.» Ce paragraphe, qui donne la réponse de Rousseau à l'injonction delphique, «Connais-toi toi-même», ne fait pas disparaître la raison, on le voit ; il n'est pas question de rejeter pour de bon les livres scientifiques, puisque le discours que propose Rousseau est un de ces livres scientifiques. Mais, par ce livre qui inaugure une nouvelle science⁵², il est question de centrer le regard de celui qui réfléchit sur l'essentiel, soit sur le cœur, et sur ce qui vient avant la raison, et sur ce qui contrôle en fin de compte la raison. Car c'est la nature de l'être humain qui a fait qu'entre deux principes, il suit toujours l'un plutôt que l'autre, et que la santé de l'un décide de la santé de l'autre⁵³.

51. *Discours sur l'inégalité*, III, pages 125-126.

52. Le *Discours sur l'inégalité* fonde l'objet, la méthode et la fin de ce qu'on appelle aujourd'hui la science humaine. Voir III, pages 213-214. Voir aussi la sidérante annonce des *Confessions* I, page 409.

53. Pour Rousseau la division fondamentale du cœur est celle qui se fait entre l'amour de soi, mâtiné par la pitié, et l'amour-propre : tout le bien que les hommes font et se font vient des deux premiers, tout le mal du troisième. Voir *Discours sur l'inégalité*, III, page 229.

C'est quand on a compris cette *mutation* anthropologique, par laquelle Rousseau se sépare des Philosophes, qu'on peut comprendre par exemple, que le contrat social dont parle Rousseau n'est plus le contrat social dont parlent les *contractualistes* qu'il reprend : ce que le citoyen de Genève analyse n'est pas le contexte politique des lois en tant qu'ententes rationnelles entre des individus, mais la réalité psychologique, ou encore une *cardialogique*, qui fait que les lois sont des ententes de cœur par lesquelles le groupe, la communauté, la patrie, se constitue ; le contrat et la loi sont des *volontés* générales qui portent sur ce qu'on appelle aujourd'hui les valeurs. Les lois ainsi entendues doivent être unanimes, d'abord et avant tout parce que l'être même de la société, du tout qui dépasse les individus, est en jeu par le contrat social, et les lois fondamentales qui le caractérisent ⁵⁴.

54. « À ces trois sortes de lois, il s'en joint une quatrième, la plus importante de toutes ; qui ne se grave ni sur le marbre, ni sur l'airain, mais dans les cœurs des citoyens ; qui fait la véritable constitution de l'État ; qui prend tous les jours de nouvelles forces ; qui, lorsque les autres lois vieillissent ou s'éteignent, les ranime ou les supplée, conserve un peuple dans l'esprit de son institution, et substitue insensiblement la force de l'habitude à celle de l'autorité. Je parle des mœurs, des coutumes et surtout de l'opinion, partie inconnue de nos politiques, mais de laquelle dépend le succès de toutes les autres, partie dont le grand législateur s'occupe en secret, tandis qu'il paraît se borner à des règlements particuliers qui ne sont que le cintre de la voûte, dont les mœurs, plus lentes à naître, forment l'inébranlable clef (*Du contrat social* II 12, III, page 394). » Ou encore : « Avant donc que d'examiner l'acte par lequel un peuple élit un roi, il serait bon d'examiner l'acte par lequel un peuple est un peuple. Car cet acte étant nécessairement antérieur à l'autre est le vrai fondement de la société (*Du contrat social* I 5, III, page 359). »

Quand on a saisi cette même mutation anthropologique, on peut comprendre comment les livres quatrième et cinquième de l'*Émile* portent sur le cœur et sur l'histoire de deux cœurs : la naissance de la pitié, la découverte de Dieu, la recherche de Sophie, l'éducation de Sophie, la découverte de Sophie et le tour du monde politique pour fonder une famille avec Sophie, tout cela est la conséquence de la naissance d'un nouveau cœur dans la poitrine d'Émile⁵⁵. Encore

55. Après avoir décrit pendant des centaines de pages comment il faut éduquer la raison d'Émile, Rousseau commence le quatrième livre comme suit : « Nous naissons, pour ainsi dire, *en deux fois* : l'une pour exister, et l'autre pour vivre ; l'une pour l'espèce, et l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort sans doute ; mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfants des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue ; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal : les filles sont des enfants, les garçons sont des enfants ; le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfants, et les femmes, ne perdant point cette même conformité, semblent, à bien des égards, ne jamais être autre chose. / Mais l'homme, en général, n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au temps prescrit par la nature ; et ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences... / C'est ici la seconde naissance dont j'ai parlé ; c'est ici que *l'homme naît véritablement à la vie*, et que rien d'humain n'est étranger à lui. Jusqu'ici nos soins n'ont été que des jeux d'enfant ; ils ne prennent qu'à présent une véritable importance. Cette époque où finissent les éducations ordinaires est proprement celle où *la nôtre doit commencer* ; mais, pour bien exposer ce *nouveau plan*, reprenons de plus haut l'état des choses qui s'y rapportent. / Nos passions sont les principaux instruments de notre conservation : c'est donc une entreprise aussi vaine que ridicule de vouloir les détruire ; c'est contrôler la nature, c'est

une fois, les romantiques ont compris les choses, c'est-à-dire l'être humain, comme le faisait Rousseau plutôt que comme le voulaient les Philosophes⁵⁶ : ses opinions

réformer l'ouvrage de Dieu. Si Dieu disait à l'homme d'anéantir les passions qu'il lui donne, Dieu voudrait et ne voudrait pas ; il se contredirait lui-même. Jamais il n'a donné cet ordre insensé, rien de pareil n'est écrit dans le *cœur* humain ; et ce que Dieu veut qu'un homme fasse, il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-même, il l'écrit au fond de son *cœur*. / Or je trouverais celui qui voudrait empêcher les passions de naître presque aussi fou que celui qui voudrait les anéantir ; et ceux qui croiraient que tel a été *mon projet* jusqu'ici m'auraient sûrement fort mal entendu (*Émile*, IV, pages 489-491). » – Les italiques ne sont pas dans l'original.

56. Les romantiques ont compris et approuvé en particulier la façon rousseauiste de comprendre le langage et les arts. Sur le langage, le texte crucial est le suivant : « On ne commença pas par raisonner, mais par sentir. On prétend que les hommes inventèrent la parole pour exprimer leurs besoins ; cette opinion me paraît insoutenable. L'effet naturel des premiers besoins fut d'écartier les hommes et non de les rapprocher. Il le fallait ainsi pour que l'espèce vînt à s'étendre et que la terre se peuplât promptement, sans quoi le genre humain se fût entassé dans un coin du monde, et tout le reste fût demeuré désert. / De cela seul, il suit avec évidence que l'origine des langues n'est point due aux premiers besoins des hommes ; il serait absurde que de la cause qui les écarte vînt le moyen qui les unit. D'où peut donc venir cette origine ? Des besoins moraux, des passions. Toutes les passions rapprochent les hommes que la nécessité de chercher à vivre force à se fuir. Ce n'est ni la faim, ni la soif, mais l'amour, la haine, la pitié, la colère, qui leur ont arraché les premières voix. Les fruits ne se dérobent point à nos mains, on peut s'en nourrir sans parler ; on poursuit en silence la proie dont on veut se repaître ; mais pour émouvoir un jeune cœur, pour repousser un agresseur injuste, la nature dicte des accents, des cris, des plaintes : voilà les anciens mots inventés, et voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et

méthodiques (*Essai sur l'origine des langues*, V, 380). » – Ces affirmations sont le fondement de la conclusion, inopinée au point de paraître impensable, qu'à l'origine, les mots sont des métaphores et que le sens premier des mots, la prose disons, vient en second. – Sur les arts, le texte crucial est le suivant : « Ne cherche point, jeune artiste, ce que c'est que le génie. En as-tu ; tu le sens en toi-même. N'en as-tu pas : tu ne le connaîtras jamais. Le génie du musicien soumet l'univers entier à son art. Il peint tous les tableaux par des sons ; il fait parler le silence même ; il rend les idées par des *sentiments*, les *sentiments* par des accents ; et les *passions* qu'il exprime, il les excite au fond des *cœurs*. La volupté, par lui, prend de nouveaux charmes ; la douleur qu'il fait gémir arrache des cris ; il brûle sans cesse et ne se consume jamais. Il exprime avec chaleur les frimas et les glaces ; même en peignant les horreurs de la mort, il porte dans l'âme ce sentiment de vie qui ne l'abandonne point, et qu'il communique aux *cœurs* pour le *sentir*. Mais hélas ! il ne sait rien dire à ceux où son germe n'est pas, et ses prodiges sont peu sensibles à qui ne les peut imiter. Veux-tu donc savoir si quelque étincelle de ce feu dévorant t'anime ? Cours, vole à Naples écouter les chefs-d'œuvre de Leo, de Durante, de Jonnelli, de Pergolèse. Si tes yeux s'emplissent de larmes, si tu sens ton *cœur* palpiter, si des tressaillements t'agitent, si l'oppression te suffoque dans tes transports, prends le Métastase, et travaille : son génie échauffera le tien ; tu créeras à son exemple. C'est là ce que fait le génie. Et d'autres yeux te rendront bientôt les pleurs que tes maîtres t'ont fait verser. Mais si les charmes de ce grand art te laissent tranquille, si tu n'as ni délire ni ravissement, si tu ne trouves que beau ce qui transporte, oses-tu demander ce qu'est le génie ? Homme vulgaire, ne profane point ce nom sublime. Que t'importerait de le connaître ? Tu ne saurais le sentir. Fais de la musique française (*Dictionnaire de musique* V, pages 837-838). » – Les italiques ne sont pas dans l'original. – Tout artiste romantique se reconnaissait dans ces phrases, et dans l'ironique « fais de la musique française » ; le romantique, même français, entendait là l'injonction inversée de son effort artistique, celui de créer une nouvelle *musique* française, qui ne soit plus française à l'ancienne ; il lui était impossible de trouver quelque chose de semblable chez les Philosophes.

semblent avoir régné au point de transformer la classe des penseurs pour en faire, comme le veut Bénichou, des mages.

C'est ainsi qu'on est conduit à examiner le statut de la religion dans la pensée de Rousseau. Car le sens historique et la pensée anthropologique, la connaissance de l'être humain et l'insistance sur le rôle du cœur, ont leur pendant théologique : le déisme de Rousseau, de rigueur chez les Philosophes, a une teneur spéciale. Bénichou a beau dire que Voltaire et Rousseau s'entendaient de par leur déisme et se tenaient ensemble contre le christianisme qu'ils ne respectaient pas vraiment⁵⁷ : encore une fois, il y a déisme et déisme, et la question et de savoir celui de Rousseau n'offre pas quelque chose qui prépare de façon décisive celui des romantiques. Les données suivantes tendent à le montrer.

La *Profession de foi du Vicaire Savoyard* se situe au cœur du livre quatrième, et donc en plein milieu du livre où, selon l'auteur, son Émile naît à la vie et où tout ce qui est humain lui devient familier⁵⁸. Or le Vicaire Savoyard, dont on ne connaît jamais le nom⁵⁹,

57. Voir par exemple les pages 42 et suivantes. On pourrait signaler par exemple que dans la *Lettre à d'Alembert*, Rousseau s'oppose au socianisme des Philosophes, mais le rétablit tout de suite après. Voir V, pages 10 et suivantes.

58. L'importance que Rousseau accordait à cette section de son *Émile* est prouvée par le fait qu'il la fit éditer à part. L'importance que les adversaires de Rousseau lui accordaient peut être jaugée par le mandement de Christophe de Beaumont, auquel Rousseau répondit dans un de ses textes les plus forts. Voir *Lettre à Christophe de Beaumont*, IV, page 925 et suivantes.

59. Comment ne pas penser qu'il est l'adversaire de saint François de Sales, le grand évêque savoyard ? En supposant que cela est

propose une profession de foi raisonnée, qui ressemble à s'y méprendre aux efforts des Philosophes. Du moins, c'est le cas pendant une première tentative de théodicée. Sans doute est-elle précédée d'une confession dramatique faite pour ainsi dire face à la nature, ce qui change déjà la teneur de l'argumentation. Mais surtout l'argumentation théologico-cosmique est assez tôt interrompue : l'ordre cosmique, l'équilibre psychologique qui étaient les fondements d'une montée vers Dieu s'écroulent⁶⁰. Et le raisonnement recommence, mais sur de nouvelles bases : « Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces tristes réflexions et de ces contradictions apparentes se formèrent dans mon esprit les sublimes idées de l'âme, *qui n'avaient point jusque-là résulté de mes recherches ?* ... Plus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds, en effet, à *la voix intérieure* qui leur crie d'un ton difficile à méconnaître : une machine ne pense point, il n'y a ni mouvement ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les

vrai, il faudrait lire tout à tour *l'Introduction à la vie dévote* et la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, et penser à l'un et à l'autre.

60. « Mais quand, pour connaître ensuite ma place individuelle dans mon espèce, j'en considère les divers rangs et les hommes qui les remplissent, que deviens-je ? Quel spectacle ! Où est l'ordre que j'avais observé ? Le tableau de la nature ne m'offrait qu'harmonie et proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre ! Le concert règne entre les éléments, et les hommes sont dans le chaos ! Les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable ! Ô sagesse, où sont tes lois ? Ô Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde ? Être bienfaisant, qu'est devenu ton pouvoir ? Je vois le mal sur la terre (*Émile*, IV page 583). »

liens qui le compriment ; l'espace n'est pas ta mesure, l'univers entier n'est pas assez grand pour toi : tes sentiments, tes désirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont *un autre principe* que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné⁶¹. » Et de cette redécouverte de l'âme humaine devenue un cœur, Rousseau conduit à la contemplation de Dieu, mais surtout aux règles qui peuvent servir à diriger la conduite humaine : la preuve de l'existence de Dieu est morale à deux titres, puisqu'elle part d'une certitude morale plus forte qu'un raisonnement cosmique, inadéquat d'ailleurs, et puisqu'elle doit faire plus qu'étayer les principes de la conduite morale : c'est l'énergie même de l'action morale qui est en jeu dans la découverte du Vicaire Savoyard, et plus seulement les raisons des règles que les humains se donnent⁶².

Or le rôle de ce nouveau déisme, à fond sensible, est non seulement moral, mais encore politique. En tout cas, la religion est essentielle dans la constitution de la société légitime : non seulement pour fonder les maximes en leur donnant une assise quelque peu rationnelle, mais encore et surtout, en énergisant ces principes, en modelant par le rituel l'imagination et donc le cœur des citoyens⁶³. La religion politique, et la

61. *Émile*, IV, pages 583 et 585. – Les italiques ne sont pas dans l'original.

62. Il serait tentant de voir dans la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* une préfiguration de l'argumentation kantienne qui conduit de la première critique à la seconde.

63. Voir, par exemple, *Lettre à d'Alembert*, V, pages 72 et 115 ; *Projet de la constitution corse*, IV, page 944 ; et *Sur l'économie politique*, IV, pages 259 et suivantes. Tous ces passages sont signalés par Bénichou.

morale, à la manière de Rousseau demande donc une nouvelle sorte d'apôtre, un nouveau prophète, quelqu'un qui vient de l'homme et pour l'homme et qui témoigne par sa personne même de façon à toucher le cœur et réveiller en lui une force assoupie. En plus d'imaginer un Vicaire Savoyard, Rousseau a proposé bien des fois cette nouvelle façon de révéler la vérité quasi religieuse, entre autres, dans sa *Fiction ou Morceau allégorique sur la révélation*. Là, il a forgé une sorte de Christ qui transforme la cité en transformant les cœurs et surtout en s'offrant en image aux autres pour devenir leur pasteur politique. « Son air, son ton, son geste causèrent dans l'assemblée une extraordinaire fermentation; le peuple en fut saisi jusqu'à l'enthousiasme, les ministres en furent irrités jusqu'à la fureur, mais à peine étaient-ils écoutés. L'inconnu populaire et ferme, en prêchant une morale divine, entraînait tout: tout annonçait une révolution; il n'avait qu'à dire un mot et ses ennemis n'étaient plus. Mais celui qui venait détruire la sanguinaire intolérance n'avait garde de l'imiter: il n'employa que les voies qui convenaient aux choses qu'il avait à dire et aux fonctions dont il s'était chargé, et le peuple, dont toutes les passions sont des fureurs, en devint moins zélé pour sa défense. Après le témoignage de force et d'intrépidité qu'il venait de donner, il reprit son discours avec la même douceur qu'auparavant; il peignit l'amour des hommes et toutes les vertus avec des traits si touchants et des couleurs si aimables que, hors les officiers du temple, ennemis par état de toute humanité, nul ne l'écoutait sans être attendri et sans

en aimer mieux ses devoirs et le bonheur d'autrui⁶⁴. »
Cet exemple allait être repris par les romantiques,

64. *Fiction*, IV, pages 1053-1054. Il est remarquable que le rêve proposé ici est précédé d'un double raisonnement, cosmique et psychologique, qui est presque identique à celui du Vicaire Savoyard, semblable dans son contenu sans doute, mais surtout semblable du fait d'être inadéquat et de devoir être remplacé par une autre raisonnement, cordial cette fois. « Las enfin de flotter avec tant de contention entre le doute et l'erreur, rebuté de partager son esprit entre des systèmes sans preuves et des objections sans réplique, *il était prêt de renoncer à de profondes et frivoles méditations* plus propres à lui inspirer de l'orgueil que du savoir, quand tout à coup un rayon de lumière vint frapper son esprit et lui dévoiler ces sublimes vérités qu'il n'appartient pas à l'homme de connaître par lui-même et *que la raison humaine sert à confirmer sans servir à les découvrir*. Un nouvel Univers s'offrit pour ainsi dire à sa contemplation ; il aperçut la chaîne invisible qui lie entre eux tous les êtres, il vit une main puissante étendue sur tout ce qui existe, le sanctuaire de la nature fut ouvert à son entendement comme il l'est aux intelligences célestes et toutes les plus sublimes idées que nous attachons à ce mot *Dieu* se présentèrent à son esprit. Cette grâce fut le prix de son sincère amour pour la vérité et de la bonne foi avec laquelle, *sans songer à se parer de ses vaines recherches*, il consentait à perdre la peine qu'il avait prise et à convenir de son ignorance plutôt que de consacrer ses erreurs aux yeux des autres *sous le beau nom de philosophie*. À l'instant toutes les énigmes qui l'avaient si fort inquiétées s'éclaircirent à son esprit. Le cours des cieux, la magnificence des astres, la parure de la terre, la succession des êtres, les rapports de convenance et d'utilité qu'il remarquait entre eux, le mystère de l'organisation, celui de la pensée, en un mot, le jeu de la machine entière, *tout devint pour lui possible à concevoir* comme l'ouvrage d'un être puissant, directeur de toutes choses. Et s'il lui restait quelques difficultés qu'il ne put résoudre, leurs solutions lui paraissant plutôt au-dessus de son entendement que contraires à sa raison : *il s'en fiait au sentiment intérieur* qui lui parlait avec tant d'énergie en faveur de sa découverte, préférablement à quelques sophismes embarrassants qui ne

qu'ils fussent conquérants ou désenchantés, qu'ils fussent les Jean-Baptistes de Christs vainqueurs ou les Jérémies de Christs vaincus⁶⁵.

tiraient leur force que de la faiblesse de son esprit (*Fiction*, IV page 1047). » – Les italiques ne sont pas dans l'original.

65. Sur la assomption de la personnalité de Christ, on trouvera peu de paroles plus éloquentes, et plus ridicules, que celles de Juliette Drouet adressées à Victor Hugo : « Tu ne peux pas échapper à ta double mission de poète et de martyr, mon pauvre grand dévoué, il faut te résigner à ton douloureux calvaire, comme ton divin aimé, Jésus, et te laisser adorer par moi pendant ta longue et lamentable passion (*Lettre du 20 janvier 1854*, cité par Bénichou [page 1312]). Évidemment, Baudelaire prend la position équivalente et inversée, non moins éloquente, non moins ridicule : il approuve saint Pierre qui renia le Christ, mais il le fait parce qu'il souffre trop de voir que le rêve du Christ poète, soit l'idéal, a été rejeté par les hommes. « – Ah ! Jésus, souviens-toi du Jardin des Olives ! / Dans ta simplicité tu priais à genoux / Celui qui dans son ciel riait au bruit des clous / Que d'ignobles bourreaux plantaient dans tes chairs vives, / Lorsque tu vis cracher sur ta divinité / La crapule du corps de garde et des cuisines, / Et lorsque tu sentis s'enfoncer les épines / Dans ton crâne où vivait l'immense Humanité ; / Quand de ton corps brisé la pesanteur horrible / Allongeait tes deux bras distendus, que ton sang / Et ta sueur coulaient de ton front pâissant, / Quand tu fus devant tous posé comme une cible, / Révais-tu de ces jours si brillants et si beaux / Où tu vins pour remplir l'éternelle promesse, / Où tu foulais, monté sur une douce ânesse, / Des chemins tout jonchés de fleurs et de rameaux, / Où, le cœur tout gonflé d'espoir et de vaillance, / Tu fouettais tous ces vils marchands à tour de bras, / Où tu fus maître enfin ? Le remords n'a-t-il pas / Pénétré dans ton flanc plus avant que la lance ? / – Certes, je sortirai, quant à moi, satisfait / D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve ; / Puissé-je user du glaive et périr par le glaive ! / Saint Pierre a renié Jésus... il a bien fait (*Les Fleurs du mal*, « Révolte », CXLIII « Le reniement de Pierre ») ! »

En guise de conclusion

*No one can be both a philosopher and a theologian, nor, for that matter, some possibility which transcends the conflict between philosophy and theology, or pretends to be a synthesis of both. But every one of us can be either one or the other, the philosopher open to the challenge of theology or the theologian open to the challenge of philosophy*⁶⁶.

Strauss, « Progress or return ? » dans *The Rebirth of Classical Political Rationalism*.

Il est possible que ces passages tirés de l'œuvre de Rousseau amènent à conclure, contre Bénichou, que le romantisme français dépend de façon radicale du Citoyen de Genève, ou plutôt du Promeneur solitaire⁶⁷. Si c'était le cas, pour ceux qui les accepteraient sous bénéfice d'inventaire, un travail de réflexion encore plus important pourrait alors commencer, ou recommencer. Car Bénichou a signalé que chez les romantiques français se propose un nouveau moi et donc une

66. « Nul ne peut être à la fois philosophe et théologien, [nul ne peut être] non plus, à vrai dire, quelque possibilité qui transcende le conflit entre la philosophie et la théologie ou qui prétende être une synthèse des deux. Mais chacun de nous peut être et devrait être soit l'un soit l'autre, le philosophe ouvert au défi de la théologie ou le théologien ouvert au défi de la philosophie. » On peut dire qu la pensée de Rousseau, et celle des romantiques, fut une tentative géniale de construire une possibilité qui transcende et synthétise philosophie et théologie.

67. Pour être tout à fait juste, il faut signaler que Bénichou a bien senti et bien exprimé comment chez Rousseau il y a passage prompt et inexplicable, ou plutôt simultanéité, de l'optimisme qu'on trouve dans le premier romantisme et du pessimisme qu'on trouve dans le second. On en trouve la présentation dans « Réflexions sur l'idée de nature chez Rousseau » dans *Pensée de Rousseau*, Seuil, 1984, 190 pages.

nouvelle nature humaine. « Ainsi le *moi* romantique ne doit pas s'entendre au sens psychologique, en tant que *moi objet de connaissance*: celui-là, familier depuis longtemps à la littérature – c'est, à sa plus haute puissance, celui des *Essais* de Montaigne – présente, dans le sujet même, la forme objectivement dévoilée de la nature humaine. Dans le *moi* proprement romantique, la personne fait autre chose que son portrait : elle ne se donne pas pour une nature, pour une chose observable, un contenu à explorer ; elle est intention, souci, aspiration ou rejet ; position, à travers ce qu'elle admire ou réproouve, de valeurs spirituelles qu'elle aspire à accréditer ; un *moi* religieux en somme, laïcisé et émancipé⁶⁸. » Il y a fort à parier que là encore Rousseau, le dernier Rousseau, celui des *Confessions*, de *Rousseau juge de Jean-Jacques* et des *Rêveries*⁶⁹, ait été un précurseur, mais un précurseur d'un style *autre*,

68. *Romantismes français*, page 1471. Voir aussi la note qui accompagne cette phrase. Voir aussi page 1270 avec la note : « C'est affirmer l'existence dans le poète, d'un être de communication qui double son être intime et privé, d'un personnage en somme, toujours *moi* quoi qu'il en dise, mais *moi* second, transcendant le premier et en qui réside son ministère. Le poète agit, il enseigne le public par la vertu de cette figure idéale attachée à lui, substitut laïque de la divinité inspiratrice qui, dans l'écrivain sacré, le prophète ou Jésus, est censée doubler la personne terrestre. »

69. Dans les *Confessions*, il faut noter comment Rousseau prétend reprendre Augustin et faire mieux que Montaigne. Dans *Rousseau juge de Jean-Jacques*, il faut noter comment Rousseau intègre toutes les possibilités de l'âme humaine, jusqu'à la folie, dont les romantiques décadents feront des arguments puissants. Dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, il faut noter l'humble, mais combien fier *du* : Rousseau est le premier modèle de l'humain à venir, et en donc un être unique.

supérieur, plus *sympathique*, que celui des Philosophes. Les Anciens, grecs et romains, les Chrétiens, catholiques et protestants, et même les Modernes, du siècle classique ou du siècle des Lumières, tous pensaient le moi sur un fond qui le dépassait et l'encadrait, que ce fond fût la nature, Dieu ou la loi. Cela, comme on l'a dit, fut jugé inadéquat par les romantiques : le moi s'émancipait et se préparait à devenir le fond du Tout, le créateur, la loi avant la loi. Un jour, on allait pouvoir écrire des choses comme ceci : « Seront-ils de nouveaux amis de la "vérité", ces philosophes à venir ? Très probablement, car tous les philosophes connus ont aimé leurs vérités. Leur orgueil autant que leur goût s'insurgera à l'idée que leur vérité doive être une vérité pour tous, ce qui, jusqu'ici, fut secrètement le vœu et l'arrière-pensée de toutes les visées dogmatiques. "Mon jugement est *mon* jugement, et je n'admets pas volontiers qu'un autre y ait droit" dira peut-être un de ces philosophes futurs⁷⁰. » En somme, il est difficile de croire que Nietzsche, qui pourtant vomissait Rousseau et les romantiques, ne soit pas leur héritier. Ce qui serait une ironie historique de haut vol.

70. Nietzsche, *Par-delà Bien et Mal*, § 43.